

plus grand dévouement, et de les instruire suivant leurs propres inspirations. Il n'y avait pas par conséquent de programme bien arrêté, chacun agissait selon ses propres vues; il en résultait entre les écoles, entre les professeurs, une vive émulation; les élèves mêmes se partageaient en divers camps, ce qui amenait le développement d'écoles privées de ressources.

Les progrès, les améliorations diverses ne purent donc pas se généraliser; le nombre des élèves variait sans être partout bien considérable; le programme n'était pas uniforme; d'autre part, beaucoup d'écoles conservaient leurs anciens programmes et leurs anciennes méthodes. Le plus souvent, le maître mettait entre les mains d'un élève la grammaire de Théodore Gaza ou celle de Lascaris, en lui indiquant le paragraphe à étudier sans explication préalable; la traduction des auteurs était dictée par le professeur. Il y avait un autre inconvénient, lequel, bien qu'existant quelquefois de nos jours, était beaucoup plus nuisible encore dans les derniers siècles; c'était le manque de livres didactiques ou d'ouvrages classiques; les ressources faisaient défaut, malgré le patriotisme et la générosité des Hellènes; quelquefois, il n'y avait qu'un exemplaire pour toute la classe; toutefois les exercices oraux et écrits rendaient les études moins pénibles et plus fructueuses.

Comment donc ne pas admirer, dans ces temps malheureux, l'amour de l'étude dont était animée toute la jeunesse grecque, le patriotisme ardent, le zèle dévoué de tant d'éminents professeurs? Dépourvus des ressources les plus indispensables, ils n'en préparaient pas moins patiemment, avec un dévouement et une abnégation au-dessus de tout éloge, un plus heureux avenir; la Grèce,

